



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 60

LUNDI, 29 Février 1808.

EXTÉRIEUR.

ETATS - UNIS D'AMERIQUE.

New-Yorck, le 26 décembre.

(Extraits des journaux américains.)

IL est actuellement reconnu que les trois matelots réclamés par le commandant anglais dans l'affaire de la frégate *la Chesapeake* étaient américains, nés dans les Etats-Unis, mais qui ayant été pressés, quelques mois auparavant chez les Anglais, ont ensuite quitté ce service; voilà ce que les Anglais appellent *désertion*. Ainsi les Américains ne peuvent voir dans la conduite des Anglais que la dérision ajoutée à l'outrage; mais le jour des vengeances n'est pas éloigné.

Nous défions les Anglais de citer un seul exemple, soit dans les auteurs qui ont écrit sur les droits des nations, soit dans les traités qui ont été faits jusqu'à présent, qui permette à une nation en guerre de visiter un bâtiment neutre, même pour y chercher les sujets de son ennemi qui ne sont pas militaires;

20. Ses sujets à elle;

30. Les passagers d'une nation quelconque;

40. Les marins, n'importe de quelle nation, au service d'une puissance neutre.

Les droits des nations ne permettent la visite que sur les bâtiments portant des munitions de guerre ou des troupes d'une puissance belligérante. Sera-t-il permis à une nation de dire: « Nous établirons ces exemples contre toutes les lois? » Alors plus de droits pour les neutres, d'autant plus que, si cette loi est reconnue par eux, ils manquent à leurs engagements envers leurs amis qui sont en guerre avec ces innovateurs, et les anciens alliés des neutres se croiront permis de suivre un exemple contre lequel ceux qui y sont les plus intéressés, ne montrent point une juste résistance.

Au surplus, la conduite du gouvernement anglais pourra bien produire des effets très-funestes pour eux, quoiqu'on ne puisse pas disconvenir que la marine anglaise mettrait de grandes entraves à l'exportation des grains des ports des Etats-Unis, et qu'il soit aussi vrai que la production du sol américain excède de beaucoup sa consommation; mais employez dans les manufactures une partie de ceux qui actuellement cultivent la terre, et vous pourrez vous passer des manufactures anglaises: par là vous établirez votre véritable indépendance, et vous punirez ces orgueilleux insulaires en les privant d'un débouché très-considérable pour leurs marchandises, puisque près des trois cinquièmes des productions des îles britanniques étaient portées aux Etats-Unis; ainsi, en occupant aux manufactures une grande quantité de bras qui sont à présent employés à l'agriculture, il en arrivera plusieurs résultats avantageux pour l'Amérique. Nous diminuerons le surplus du produit de nos terres dont nous n'avons pas besoin, et qui ne pouvant pas être exporté, serait en pure perte. — En augmentant nos manufactures, nous pourrions nous suffire à nous-mêmes, et nous rendre indépendants d'un commerce étranger; de plus, ceux de nos capitalistes qui emploient leur argent dans l'importation des marchandises anglaises, seront dans la nécessité d'employer leurs fortunes à l'encouragement des manufactures nationales, ou bien en armant des corsaires. Dans l'un ou dans l'autre cas, le pays et l'Etat ne peuvent qu'y gagner; d'ailleurs, il y a des moyens de placer avantageusement son argent qui n'ont pas encore été essayés en Amérique, et ces entreprises produiront de grandes améliorations pour l'intérieur du pays. Nos ennemis ne sont pas dans la même position. En Angleterre, tout a été essayé, tout y est usé. La preuve qu'il ne reste rien à faire dans ce pays-là pour l'emploi des capitaux, est que les plus grands capitalistes en Amérique sont des Anglais; le chevalier W. Pultney, par exemple, y avait acheté des terres immenses il y a quelques années, et mylord Erskine possède actuellement dans la banque des Etats-Unis près de 300.000 dollars. Ce dernier fait est si connu, que très-récemment un membre du Congrès (1), en le citant, dans une séance de la chambre des représentants, avait proposé une loi pour empêcher les sujets de Sa Majesté Britannique de posséder

dorénavant des fonds dans la Banque nationale, ou de leur payer ce qui leur est dû. Il est vrai que la proposition n'a eu aucune suite; mais ce fait prouve ce que nous avons avancé, c'est-à-dire, que les canaux de l'industrie nationale en Angleterre regorgent de telle manière, que les Anglais ne trouvent pas leur compte à employer leur argent chez eux. Ils ont sans doute de bonnes raisons de le placer ailleurs.

On peut comparer l'Angleterre à un plethorique qui meurt par excès de nourriture: empêchez les débouchés à leurs manufactures, plus d'échange des objets de commerce, plus de circulation d'argent ni de crédit, auxquels cette nation là doit son existence. Quant à leurs ressources extérieures, le gouvernement anglais a si bien agi dans toutes ses relations avec d'autres peuples, sa conduite a tant révolté toutes les nations, qu'en cas de guerre avec l'Amérique, le ministère du roi Georges ne pourra même approvisionner leurs colonies aux Antilles. Dans la guerre de l'Amérique, quelques puissances ayant des possessions pas très-éloignées de celles appartenant aux Anglais, restèrent neutres, comme le Danemarck et le Portugal; les Espagnols ne prirent part à cette guerre qu'au mois de juillet 1779; les Hollandais en firent autant, mais beaucoup plus tard: c'était en 1781. Mais à présent, il n'y a point de puissances neutres dont les ports puissent être des dépôts pour les approvisionnements de toute espèce, et d'autres objets dont les Anglais ont besoin, et d'où leurs vaisseaux auraient pu les tirer à volonté; et il est manifeste que si le souvenir des injures (ou même le moindre sens commun) influe sur la conduite des nations, elles pourront réduire l'Angleterre à sa place naturelle, c'est-à-dire, à être une puissance très-secondaire. L'univers s'en réjouira et avec raison, car quel est le point du globe connu de ces insulaires qui ne maudisse leurs injustices? Depuis l'Indostan, où 80 millions de malheureux gémissent sous le joug anglais, jusques aux bords encore fumants de la Baltique; depuis le Bosphore jusques aux côtes d'Amérique, tout crie vengeance, tous réclament la justice qu'ils ne tarderont pas à se faire rendre.

(Washington Advertiser.)

SUEDE.

Stockholm, le 9 février.

Personne ne doute ici que notre royaume, et surtout la province de Scanie, ne soit, au printemps prochain, le théâtre de grands événements et de changements très-remarquables. La forteresse de Gothenbourg ayant été rasée l'année passée, la province se trouve d'autant plus à découvert de ce côté-là.

— Dans le cours de l'année dernière, 205 bâtiments du commerce suédois se sont rendus à Memel, ainsi que le prouve la liste des douanes de ce port.

(Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Hambourg, le 19 février.

Le duc de Mecklenbourg a publié, sous la date du 12 février, deux réglemens très-sévères, pour défendre toute introduction de marchandises anglaises et toute communication avec l'Angleterre, soit par lettres, soit de telle autre manière.

— Les nouvelles de Seelande contiennent une remarque assez particulière; c'est que, tandis que les Danois se renforcent chaque jour sur les côtes de cette île, du côté du Sund, le cordon de troupes suédoises, placé sur la rive opposée, diminue successivement.

— On ne sait pas encore quel a été le résultat de la mission de M. de Moltke, ministre danois à Stockholm, et les nouvelles de cette ville ne nous annoncent rien de positif à cet égard.

Dans le cas où les troupes danoises qui sont dans les duchés, devraient se mettre en route pour la Seelande, il a été organisé des corps volontaires de troupe bourgeoise, qui remplaceraient, au besoin, les troupes réglées. Les bâtiments qui sont à Blankenese, ont dû être mis en réquisition. Il doit être mis un embargo dans tous les ports du Holstein, et l'on a, dit-on, commandé à Lubeck une grande quantité de biscuit. Tout annonce des événements importants.

(Gazette de France.)

Weimar, le 13 février.

Aujourd'hui, à midi, M^{me} la princesse héréditaire (sœur de l'Empereur de Russie) est heureusement accouchée d'une princesse. S. A. I. avait encore assisté, hier au soir, à un bal donné à la cour pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son auguste époux. (Publiciste.)

Aschaffembourg, le 23 février.

Le réglemant de notre souverain sur l'état civil des Juifs, s'exécute suivant sa teneur, et l'on pressent déjà les salutaires effets qu'il aura sur la prospérité commerciale de notre ville.

(Journal de l'Empire.)

BAVIERE.

Augsbourg, le 20 février.

S. M. le roi de Bavière vient d'adresser un rescrit aux chefs des autorités civiles de toutes les provinces de son royaume, pour les charger de témoigner sa satisfaction à tous les citoyens, de la manière vraiment patriotique dont ils ont reçu les troupes bavaroises à leur retour dans leurs foyers.

(Publiciste.)

SUISSE.

Berne, le 14 février.

Un ouragan terrible et tel qu'on ne se rappelle pas d'en avoir vu, s'est fait sentir ici avant-hier. Le vent chassait la neige et l'amoncelait en grand tas, de manière à rendre les chemins tout-à-fait impraticables. A Bumplitz, le cours du ruisseau en fut intercepté, les habitants craignirent une inondation et sonnèrent le tocsin. On envoya des secours de Berne, et ce n'est qu'après un travail de 36 heures qu'on parvint à dégager le lit du ruisseau des neiges qui l'obstruaient. Cet ouragan a été ressenti dans la principauté de Neuchâtel, ainsi que dans le canton de Vaud.

(Journal de Paris.)

— On lit dans une petite brochure qui a paru ici sur notre ville, que l'hôtel des monnaies de Berne a été dans sa plus grande activité de 1789 à 1798; qu'on y a frappé, pendant ces dix années, pour plus de cinq millions de livres bernoises en monnaies de toute espèce, ce qui fait plus d'un demi-million par an; que cette fabrication rapportait annuellement à l'Etat un profit net d'environ 20,000 écus de Berne; ce produit est tombé aujourd'hui à 6000 fr.

— La Société d'émulation à Lausanne, considérant les avantages qui résulteraient pour notre patrie, de la fabrication du sucre d'érable, voyant d'ailleurs combien il importe de confirmer la découverte du citoyen Dufour, de Montreux, qu'il existe chez nous un arbre vulgairement appelé plane, et en patois ayere, qui fournit de ce sucre, comme l'érable d'Amérique, propose deux prix pour ceux qui en fabriqueront avec le suc tiré de cet arbre.

(Journal du Commerce.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 28 février.

DECRETS IMPÉRIAUX.

Par décret du 25 février 1808, S. M. a nommé M. Dartéin, président de canton, aux fonctions de membre du conseil de préfecture du département du Bas-Rhin, en remplacement de M. Kleinmann, décédé.

Par décret du 25 février 1808, S. M. a nommé M. Dehauwen, membre du conseil-général, aux fonctions de membre du conseil de préfecture du département des Forêts, en remplacement de M. Bock, décédé.

Par décret du 7 février 1808, S. M. a nommé M. Malouet fils, secrétaire-général de la préfecture de la Creuze, aux fonctions de sous-préfet de l'arrondissement de Villeneuve-d'Agen, département de Lot-et-Garonne, en remplacement de M. Saint-Géniez, appelé à d'autres fonctions.

(1) Le nom du membre du Congrès est Lyon. (Voyez le New-York Spectator, du 21 novembre.)

Cette strophe est balancée avec élégance. Donner à l'airain la mollesse des chairs est une image poétique, habilement empruntée d'Horace. La strophe qui suit n'est pas de la même force. Sans la transcrire, j'indiquerai à l'auteur quelques coupes brisées qui ne peuvent convenir à l'ode et au poème, qu'autant qu'elles sont introduites avec intention dans le rythme, pour y produire un effet d'harmonie imitative, et qu'en suite on a le soin de ne les pas prodiguer. M. de Bridel doit donc revoir et réformer toutes les coupes inharmonieuses de ses vers qui ressemblent à celles-ci :

Il a parlé. Le front courbé sur la poussière....
Il disparaît. Soudain vers les terrestres champs....
L'art naît. Tout a senti son souffle....

En voici d'autres :

Prends ta plume, *Clio* prends... Saturne en silence....
Que par vous tout s'anime. Ah ! déjà sous vos doigts,
La lyre a tressailli.....
Ménades, suivez-moi.... Quelle ombre ensanglantée
Se présente à mes yeux?.....

Ces vers tombent sans effet, et rompent le tissu du style. La strophe qui suit a de la justesse.

Le Nil voit le premier la lumière naissante :
Mais de ce feu divin qu'il se laisse ravir,
La Grèce plus hardie apprend à se servir,
Et fournit d'un pas sûr sa carrière éclatante.
Terrible à ses tyrans ligés pour l'opprimer,
Elle sait au génie unir l'ardeur guerrière,
Et d'un double laurier ceignant sa tête altière,
Combattre l'Univers, le vaincre et le charmer.

Ce dernier vers est caractéristique. Je vais extraire de l'ode du *Matin* quelques strophes qu'on lira avec plaisir :

L'horizon rougit et se dore :
La pourpre se mêle aux saphirs.
Près du char de la jeune Aurore
Folâtraient les tendres Zéphirs :
Leur essaim bruyant et volage
Sème par-tout sur son passage
Les fleurs dont ils sont couronnés ;
Et des perles, riche parure
De leur flottante chevelure,
Les bois, les gazons sont ornés.
.....
Levant vers lui (le soleil) sa tête humide,
Qu'éffaissaient les pleurs du matin
A ses feux la rose timide
Ouvre les trésors de son sein.
De ses sœurs la troupe s'éveille.
Par-tout les boutons de la veille
Changés en fleurs charment les sens.
La campagne au loin parfumée,
Ainsi qu'aux bosquets d'Idumée,
Exhale le plus pur encens.
Tandis que d'une flamme active
La terre absorbe les rayons,
Dans les champs que sa main cultive,
L'homme va tracer des sillons.
La sueur arrose les plaines.
Du lourd compagnon de ses peines
L'aiguillon presse la lenteur ;
Et déjà le sol moins rebelle
Dans ses flancs fécondés recelle
L'espoir tardif du moissonneur.

Si, généralement parlant, l'on peut désirer, dans les vers de M. de Bridel, un tour et une expression plus poétique, l'on sent pourtant que sa tête est celle d'un poète. Son imagination est vive, féconde, variée. Son talent ne manque ni de ressources, ni même de flexibilité, quoiqu'il soit vrai de répéter que son exécution est quelquefois contrainte et pénible sur-tout, lorsqu'il s'élève à l'alexandrin : car dans les mesures de huit et sept syllabes, elle a de la grâce, de la mollesse et de l'abandon, sans manquer de correction. Le lecteur en a pu juger déjà par les strophes qui précèdent : voici le début de son ode, intitulé : *le Bonheur et Pyrrhus* :

Bonheur, riante chimère,
Besoin toujours renaissant,
De l'aigle et de l'éphémère
Aiguillon doux et puissant,
Tous les êtres te réclament :
Tous se réchauffent, s'enflamment
Aux rayons de ton flambeau ;
Tous embrassent ton image ;
Ixion dans un nuage,
Narcisse dans un ruisseau, etc.

Dans son Ode sur le courage, l'auteur manque de composition, les éléments de sa matière y sont

vaguement distribués. Il revient sur ses premières pensées, qu'il paraphrase. La strophe

Mesurant la grandeur des hommes
Sur celle des maux qu'ils ont faits, etc.

est une répétition de la seconde :

Vous en qui le vulgaire adore
Les artisans de ses malheurs, etc.

Mais cette Ode renferme encore d'heureux détails, tels que ceux-ci :

Il est un courage héroïque,
Digne du tribut de mes vers !
Celui qui voit d'un œil stoïque
Et les succès et les revers ;
Qui, du sort perdant l'assistance,
Oppose une mâle constance
A son injurieux effort ;
Qui pardonne même à l'envie,
Et qui, sans mépriser la vie,
Sait ne point redouter la mort.
Celui qui jamais n'importune
Le ciel par d'inutiles vœux,
Qui de l'inconstante fortune
En pitié regarde les jeux ;
Qui, prenant Minerve pour guide,
Fuit et la volupté perfide
Et son calice empoisonneur,
Et qui sur les liquides plaines,
Craint bien plus le chant des Syrènes,
Que les cris d'Éole en fureur, etc.

Je n'ai pas besoin de remarquer que l'auteur de ces vers est plein de la lecture d'Horace et de notre lyrique. Il imite souvent les formes de ce dernier. Comme il dit lui-même :

D'Horace, de Rousseau j'interroge les ombres,
Et j'ose m'écrier : Je suis peintre comme eux.

Ces mots lui échappent dans un accès de fièvre poétique ; et l'on peut dire, à la louange de M. de Bridel, sans prendre ces mots plus au sérieux, qu'il ne le fait lui-même, qu'il a tenté toujours d'être un digne élève de ces deux poètes, et qu'il a quelquefois réussi.

M. de Bridel a formé son esprit à l'école des anciens. Il sait par cœur leurs grands poètes, et s'efforce de naturaliser, si je puis le dire, leurs formes dans notre langue : aussi s'égare-t-il quelquefois dans ce vœu de son ambition. Je pourrais le prouver, en rassemblant ici quelques-uns de ces tours étrangers qui semblent étonnés de se rencontrer à côté des nôtres ; mais M. de Bridel a des amis pleins de lumières qui l'éclaireront mieux que moi sur ces locutions hasardées ou forcées qu'un peu d'attention et de travail fera aisément disparaître. Je dois reprendre encore en lui, l'abus qu'il fait des images allégoriques et mythologiques, sur-tout des premières, qui jettent du froid dans le récit, et ne forment qu'une composition en quelque sorte idéale ; langage figuré qui peut satisfaire plus ou moins l'imagination, mais rarement l'âme ou le cœur qui n'aiment que ce qui est naturel.

Je ne vais plus que me livrer au plaisir de transcrire quelques-uns des bons morceaux de l'auteur. Ce qui suit est extrait de l'ode 9^e du 2^e livre : *l'Ancienne Grèce*, où l'on trouve d'ingénieux rapprochemens :

Je te salue, ô terre en souvenirs féconde !
O Grèce, objet des vœux et des regrets du monde !
Mais que vois-je ? quel dieu volant à mes côtés
De vingt siècles jaloux réparant les ravages,
Releve tes palais, tes temples, tes cités ;
De sages, de héros, repeuple tes rivages,
Ton ciel de demi-dieux, de nymphes tes bocages,
Et ramène les arts dans tes champs dévastés ?
.....
Mille groupes d'amans errent dans ces prairies ;
Les uns dans les transports de leur bouillante ardeur,
Foulent d'un pied léger les pelouses fleuries ;
D'autres, pour se livrer aux douces rêveries,
Des tranquilles bosquets cherchent la profondeur.

Il s'adresse à Sparte :

Les combats sont tes jeux, tes jeux sont des leçons.
Bannissant de tes murs l'or, le luxe, la guerre.
Pour toi le fer est tout : tu lui dois tes moissons,
Tes mœurs, ta liberté, l'hommage de la Terre.
Que peuvent contre toi Bellone et son tonnerre ?
Tes remparts, c'est le bras de tes fiers nourrissons.
Tes filles, de Diane entourant les statues,
Riches de leurs attraits, de leur pudeur vêtues,
Sans amollir les cœurs inspirent les desirs.
C'est ici que l'amour, enfant de la nature,
Ne connaît ni langueur, ni larmes, ni soupirs,
Dans les bras de l'époux conduit la vierge pure,
Et d'une main furtive enlevant sa ceinture,
Sait en les dérobant doubler tous les plaisirs, etc.

Dans l'ode de *Cérès*, l'on trouve cette imitation des beaux vers de Virgile : *Claudentur belli portæ*, si bien traduits par M. Delille :

Mais lorsqu'un nouveau siècle ouvrira sa carrière,
Et de l'éternité franchira la barrière,
Des destins d'un grand peuple arbitre tout puissant,
Un héros, le vainqueur, l'idole de la Terre,
Fermera pour jamais les portes de la guerre,
Et tarira les pleurs du monde gémissant.

L'idylle intitulée : *le Tombeau de Daphnis*, est une sorte de chant funèbre sur la mort de Gessner. Quoiqu'un peu longue, cette pièce mérite d'être remarquée : elle est composée et mêlée de dialogue, à la manière de Théocrite et de Virgile. J'en pourrais détacher quelques vers, mais j'aime mieux terminer mon analyse par une pièce d'un tout autre genre, *le Cultivateur et les épis*, fable faite en 1790.

Non loin de Reims, maître Clément,
Homme d'esprit pour sa province,
Vivait du produit assez mince
D'un fonds qu'il cultivait gaiment.

Il avait lu (voyez ce que l'on gagne à lire) :

Ces économistes savans
Qui, sans avoir maisons ni champs,
Sur les champs ne cessent d'écrire ;
Qui du fond de leur cabinet,
Ou se renferme leur science,
Dissertent sur le produit net,
Et vont féculisant la France
Avec l'encre de leur cornet,
Sans que leurs sublimes ouvrages,
Hérissés de chiffres tortus,
Aient fait dans ses landes sauvages
Croître un seul brin d'herbe de plus.
On conte qu'en son héritage
Allant un jour se promener,
Et visitant en homme sage
Un champ qu'il voulait moissonner,
Il aperçut, par aventure,
Des épis de haute stature

Qui sur tous leurs voisins paraissaient dominer.

« Comment ! dit notre homme en colère

« Je verrai d'insolens épis,
« En écraser de plus petits,
« Ainsi qu'eux enfans de la terre ;
« Du soleil qui doit les mûrir
« Leur ravir la chaleur utile,
« Et des meilleurs sucres se nourrir,

« Comme si pour eux seuls, ce sol était fertile.

« Je punirai ces orgueilleux. »

Il dit, et prenant sa baguette,

De ces colons audacieux

Il fait au loin voler la tête.

Leurs voisins en sont enchantés,

Mais leur plaisir ne dura guère ;

Toujours les coups mal ajustés

Tombaient sur la tourbe vulgaire.

Le lendemain, ce fut bien pis.

Pendant la nuit, d'autres épis

Des proscrits avaient pris la place.

Ils ne s'étaient pas fait prier :

Il fallut encore châtier

Une si criminelle audace.

On abattit ces nouveaux grands ;

Mais ce fut encore aux dépens

De la chétive populace.

C'est ainsi que chaque matin,

Maître Clément, nouveau Tarquin,

Dans son champ qu'en forme il nivelle,

Détruit mainte et mainte javelle.

Tant fut ce beau jeu répété,

Qu'avant la fin de la semaine,

Tous les épis de son domaine

Allèrent border le Léthé.

Vous en qui la France contemple

Ses suprêmes législateurs,

Du plus sot des cultivateurs

Gardez-vous d'imiter l'exemple.

Au riche, quel qu'il soit, aucun coup n'est porté,

Dont le pauvre enfin ne pût se.

J'aime beaucoup l'égalité,

Mais j'aime encor plus la justice.

Cet apologue philosophique et ingénieux est narré avec facilité. Il prouve que le talent de M. Bridel sait se plier à toutes les formes. J'invite à lire encore *l'origine des bonnets*, conte, écrit d'un ton léger, gracieux et piquant. Il a trop d'étendue pour entrer dans le cadre d'un extrait.

Cette édition imprimée sur beau papier, chez P. Didot l'aîné, est faite avec beaucoup de soin.

LAYA.

De l'imprimerie de H. AGASSA, rue des Poitevins, n° 6.